

JACKIE PERIC

LE PLAN DIVIN

Deux vies, Un destin

LA RENCONTRE QUI VA LIER L'AVENIR
DE DEUX ÊTRES TOURMENTÉS

.....

R O M A N

Jackie Peric

Le Plan divin

Deux vies, Un destin

© Jackie Peric, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4609-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE 1 - DEUX VIES

Chapitre 1 – Léa

Le cauchemar débuta une nuit, peu de temps avant son neuvième anniversaire.

De l'extérieur, la vie de Léa ressemblait à celle de toutes les petites filles de son âge, mais une fois la porte de son domicile fermée, c'était une toute autre histoire.

Une nuit de juillet, après une journée particulièrement chaude et moite, la fillette se couche avec une chemise de nuit fine et un drap léger. Elle a beaucoup de mal à s'endormir. À cause de la chaleur, mais surtout parce qu'elle ne parvient pas à se détacher de la lecture du nouveau livre qu'elle a emprunté à la bibliothèque de l'école, *Les patins d'argent*. Au milieu du roman, elle se résout, à contrecœur, à éteindre la petite veilleuse au-dessus de son lit. Serrant son ours en peluche contre elle, elle finit néanmoins par s'endormir.

Son rêve est merveilleux ! Entourée d'animaux de toutes les races – chats, chiens, biches... et même des licornes ! – elle patine joyeusement sur un lac gelé. Quand soudain, une main se pose sur sa bouche, bloquant sa respiration. Elle se débat, mais la main ne cède pas. Elle donne des coups de pied et de poing, mais rien n'y fait, elle est prisonnière d'une force invisible.

Ses yeux s'ouvrent soudainement et elle entend une voix qui lui murmure :

— Ne bouge pas, je ne te ferai pas de mal.

Sa chemise de nuit est remontée jusqu'à sa taille. La main de l'homme est entre ses cuisses, furetant avec brutalité. Elle essaie de crier *Non !* mais la main la bâillonne toujours. Elle s'agite avec plus de vigueur encore, mais l'homme est beaucoup plus fort qu'elle. Elle ouvre des yeux horrifiés face à la douleur qui suit. Elle retient son souffle, elle est prise au piège et ne peut ni bouger, ni crier.

Son père est massif, grand et fort.

Et il est méchant.

C'est cette nuit-là que son cauchemar débuta.

* * *

Léa habite un petit village à quarante-deux kilomètres de Niort. La maison est toujours bien rangée et propre. Mais elle est froide et humide. Et elle manque d'âme. Le silence y règne, les conversations n'y étant pas les bienvenues.

Sa mère est une femme effacée. Petite et maigre, le visage marqué par les rides et l'ennui, elle ne sourit jamais.

Son père est tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Râblé et large d'épaules, il a pratiqué le football lorsqu'il était adolescent. Puis, ses parents n'ayant pas les moyens de payer ses études, il a abandonné ses rêves de devenir un grand sportif pour fabriquer des panneaux de contreplaqué à la chaîne. Travailleur serviable et méthodique, il n'était pas pour autant un *leader*, ses initiatives se limitant aux ordres et directives décrétés par ses supérieurs.

La rencontre entre les deux personnages relève également de la banalité : la femme travaille comme secrétaire dans la même usine que l'homme. Après l'avoir invitée à dîner à trois reprises, il l'a demandée en mariage, procédure conventionnelle de l'époque. La lune de miel a eu lieu dans un petit hôtel quelconque de Normandie. C'était la première fois pour tous les deux, une première fois qui n'a laissé de souvenir mémorable à aucun.

Cette union n'a pas contribué à faire naître des sentiments d'amour, mais peut-être ni l'un ni l'autre n'en attendaient-ils ?

Très rapidement, l'homme a imposé à la femme ses volontés et son pouvoir.

Une femme ne travaille pas, elle s'occupe de la maison et du bien-être de son mari !

Un peu par jalousie, beaucoup par muflerie, car il n'avait pas été élevé avec ces principes rétrogrades.

Plusieurs années après leur mariage, Léa est née.

Aujourd'hui, l'homme a quarante-six ans, une bedaine et une calvitie bien installées. La maigreur et les rides de la femme se sont amplifiées, la classant parmi ces femmes sans âge, qui pourraient aussi bien avoir quarante ans que soixante. Elle en a trente-huit.

Au sein du foyer, Léa n'a jamais ressenti d'amour. Ni envers elle, ni même

entre ses parents. Mais elle est trop jeune pour se soucier de ces choses. Et ses parents n'ayant ni famille ni amis, elle n'a aucun sujet de comparaison.

La petite fille vit avec la peur au ventre, et dans son cœur. Une peur qui ne la quitte jamais quand elle est à la maison, et qui grandit au fur et à mesure que la nuit tombe.

* * *

Dans les années 1990, alors que l'usine emploie plus de mille cinq cents personnes au cœur de ses cinq établissements, la mondialisation fait ses ravages, avec son lot de restructurations inattendues et drastiques. L'atelier de Saint-Florent ferme ; le père de Léa est licencié.

Comme c'est souvent le cas en province, cet établissement générait l'essentiel des emplois de la région. Pendant plusieurs mois, l'homme se démène, se déplaçant jusqu'à plus de cent kilomètres de son village, mais il ne trouve pas de travail. Il ne peut pas lutter contre son manque de diplômes et pis encore, contre son âge.

Le découragement et la démotivation s'installent. Il passe ses journées vautré dans le canapé devant la télé, puis son centre intérêt se déplace vers l'extérieur, où il passe de plus en plus de temps. Comme lorsqu'il travaillait encore, il quitte la maison à sept heures trente, mais dorénavant c'est pour se rendre au bistrot, où il retrouve d'anciens collègues. Et il ne rentre jamais avant dix-huit heures.

Il engloutit la majeure partie de ses indemnités de chômage dans l'alcool. Son épouse doit faire preuve d'imagination pour continuer à cuisiner et faire vivre la famille avec l'argent qui reste.

— Je pourrais chercher du travail... suggère-t-elle timidement un soir.

Il la toise avec mépris :

— Et tu ferais quoi ?

— J'ai mon diplôme...

— Et tu crois que ton diplôme te sera utile alors que tu n'as pas travaillé depuis des années ? Tu ne sais même pas utiliser un ordinateur !

Elle doit reconnaître qu'il a raison. Elle a cessé de travailler depuis si

longtemps que personne ne songerait aujourd'hui à l'embaucher.

Le manque d'argent se faisant ressentir de plus en plus cruellement, la femme répond à une petite annonce affichée sur la vitrine du boulanger. Sans rien dire à son époux, elle effectue deux heures de ménage, deux fois par semaine, chez un professeur de musique célibataire. Absorbé par sa nouvelle activité éthylique, il n'en saura jamais rien. Et la famille peut enfin manger à sa faim. Ou presque.

L'alcool aidant, la véritable personnalité de l'homme se révèle au grand jour. Il devient violent, n'hésitant pas à lever la main sur sa femme et sa fille. Jusqu'à présent, Léa subissait ses assauts nocturnes. Elle doit désormais aussi vivre avec ses accès de colère.

Chapitre 1 – Théo

Théo Duflos vit le jour dans une clinique privée du Sud-Ouest. Deux ans, presque jour pour jour, après la naissance de sa sœur Sandrine. Trois ans avant l'arrivée de la petite fille, les parents s'étaient installés à Bias, une ville des Landes comptant moins de quatre-cent âmes. Partis du Nord-Pas de Calais après la crise de l'industrie textile, la transition de la grisaille vers le soleil s'était faite sans difficultés ni regrets.

Son père a toujours cru à la réussite professionnelle par le fruit du labeur. Et il n'est pas peu fier de son parcours : embauché à seize ans comme simple employé de bureau, il a photocopié des millions de documents et distribué des milliers de lettres. Puis, sa curiosité et son sérieux lui ont valu un poste d'aide-comptable, métier qu'il a exercé pendant huit ans, avant d'être promu comptable, et enfin, chef comptable. Discret et peu loquace, on ne lui connaissait ni péchés ni vices.

Sa mère est, au contraire, exubérante, pouvant se montrer parfois excessive. Institutrice, elle se plaît dans son rôle de "transmettrice des connaissances". Mais elle aime par-dessus tout son rôle de mère. Elle se plie en quatre pour sa fille et ne manque jamais de lui prouver son amour, en la couvrant de jouets magnifiques et de vêtements de princesse. Et pourquoi pas, puisque les revenus de la famille le permettent ? Si elle adore sa fille, c'est à la naissance de Théo que la notion d'attachement maternel prendra toute sa dimension. Le petit garçon est arrivé trop tôt, trop petit.

Après le choc et l'angoisse de la séparation lors de la mise en couveuse du bébé, a succédé l'incertitude. Et enfin la peur de la mort.

Va-t-il survivre ?

La question s'est imposée à maintes reprises.

Au point que le petit garçon va rapidement devenir le principal centre d'intérêt de sa mère.

* * *

Après le retour du bébé à la maison, la peur de la maladie rythme l'enfance de Théo. Au moindre rhume ou mal de ventre, sa mère se précipite chez son

médecin – compatissant – ou au service des urgences, où son zèle est moins bien accueilli.

Théo grandit, mais reste néanmoins plus fragile que les enfants de son âge. Sa mère le surprotège, et il ne s'en plaint pas. Il est dorloté, choyé, gâté. Aimé.

Sandrine, en revanche, a des raisons de se plaindre et elle ne s'en prive pas, accusant sa mère de lui préférer son petit frère. Elle boude, enchaîne les bêtises, pique des crises de colère.

Un soir, alors que sa mère pénètre dans sa chambre pour lui lire une histoire, Sandrine lui annonce :

— Je veux papa !

La mère est surprise : elle a mis en place ce rituel il y a longtemps, bien avant la naissance de Théo. Elle y tient car c'est un moment privilégié durant lequel la mère se consacre exclusivement à sa fille.

— Papa va venir te refaire un bisou si tu veux...

— Non, c'est papa qui lit ! avance la fillette avec détermination.

La mère choisit de céder.

Et ce rituel va devenir une tradition père-fille. Bien évidemment, Sandrine aime toujours sa maman, et son petit frère, mais sans le savoir, elle va rétablir un équilibre naturel au sein du foyer. La jalousie, coupable mais réelle, que le père commençait à ressentir vis-à-vis de Théo va s'atténuer, jusqu'à disparaître complètement. La famille Duflos, c'est deux duos heureux !

* * *

Théo... ou plus exactement Théophile. Un prénom qu'il déteste ! Théophile, comme le père de son père, un grand-père qu'il n'a jamais connu.

Théo s'est parfois demandé si son grand-père avait été frêle et maigrelet, comme lui. Jusqu'à son quatorzième anniversaire, il était plus petit que les autres garçons, plus chétif aussi. Et ce physique lui avait souvent valu de se faire traiter d'avorton.

Jusqu'au CE2, il ressemblait, plus ou moins, aux autres enfants. Juste un peu plus maigre, un peu plus fragile. Mais à partir du CM1, quand les autres garçons

commençaient à grandir, lui restait petit. Un matin d'hiver, dans la cour de récré, deux garçons avaient pris son blouson et il s'était retrouvé à courir derrière eux pour essayer de le récupérer. Les garçons se riaient de lui, le traitant de débile parce qu'il n'arrivait pas à récupérer son bien. Un groupe de filles avait pris sa défense. La honte !

Plus tard, il avait connu un autre motif d'humiliation : à 14 ans, il s'habillait encore en 10 ans ! Dans les vestiaires, il devait se cacher pour enfiler sa tenue de sport.

Heureusement, le harcèlement ne se manifestait jamais par des violences physiques. Les enseignants de l'établissement privé veillaient à ce que tout se passe bien dans la cour et les salles de classe. Mais Théo était systématiquement mis à l'écart et devait supporter des réflexions méchantes.

Puis, comme par miracle, il s'est mis à grandir... et très rapidement, il dépassa les autres garçons de son âge. Cette croissance rapide lui valut d'insupportables douleurs articulaires. Et une allure dégingandée. Il avait pris l'habitude de se faire petit, pour ne pas se faire remarquer, et naturellement, il continuait à se tenir courbé. Par habitude.

Bien qu'il n'était toujours pas de taille à se défendre seul, Théo refusait néanmoins d'en parler à ses parents ou ses enseignants. Car cela aurait fait empirer la situation : il ne voulait pas passer, en plus, pour une mauviète !

* * *

Un après-midi, alors qu'il zappe sur la télé, Théo tombe sur un documentaire sur Mike Tyson. Il est fasciné par la puissance qui émane du boxeur.

C'est ça qu'il me faut !

Le soir même, il en parle à ses parents. Son père semble trouver l'idée bonne, la boxe étant pour lui un loisir comme un autre. Mais sa mère est évidemment horrifiée.

— Ce n'est pas un sport, c'est de la barbarie. Non, je refuse !

— Mais maman, je ne vais pas en faire mon métier. C'est juste pour l'entraînement.

— Alors, choisis autre chose : du basket, du foot, du handball...